

D A N Y L A F E R R I È R E
de l'Académie française

LE CRI
DES OISEAUX
FOUS

Roman

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Les extraits d'*Antigone* de Sophocle
sont traduits par Robert Pignarre (Garnier-Flammarion).

© Dany Laferrière.
© Zulma, 2015, pour la présente édition
(à l'exception du Canada).

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *le Cri des oiseaux fous*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

*À mon ami Gasner Raymond
dont la mort a changé ma vie.*

ANTIGONE — Je suis faite pour partager
l'amour, non la haine.

CRÉON — Descends donc là-bas, et, s'il te
faut aimer à tout prix, aime les morts.

SOPHOCLE

Ma mère est encore assise dans le coin gauche de notre minuscule galerie. Cette section a l'avantage d'être complètement protégée du soleil par un massif de lauriers-roses. C'est là que ma mère se cache pour réfléchir à sa vie, comme elle dit. Les mains entre les jambes et la tête bien renversée en arrière, comme si elle examinait au plafond un dessin si délicat qu'il exige un maximum d'attention d'elle. Dans ces moments-là, on ne doit la déranger sous aucun prétexte. Elle est ailleurs. J'aurais pu passer sans la voir si une sorte de lueur blafarde n'avait accroché mon œil gauche. La tasse blanche, pas loin de ses longs doigts si raffinés. Elle tourne lentement la tête vers moi, les yeux encore perdus dans ce monde auquel personne d'autre qu'elle n'a accès.

— C'est toi, Vieux Os ? Depuis quand es-tu là ?

— Je viens d'arriver.

— Où étais-tu ? Tout le monde te cherchait.

— Qui ?

— Tes amis... Appelle Marcus à la radio.

— Je dois le voir ce soir.

— Il voulait te parler de toute urgence.

— Que veut-il ?

— Je ne sais pas, dit ma mère d'une voix lasse avant de tourner la tête vers les lauriers-roses.

Je n'ai jamais su quel monde elle allait retrouver dans

cet univers rose, ni à quoi elle voulait échapper en s'y rendant. Des fois, je m'asseyais tout doucement, à l'autre bout de la galerie, pour la regarder. Et je découvrais une femme que je ne connaissais pas, avec ce sourire éblouissant que j'ignorais totalement. Elle semblait baigner dans une étrange lumière. Comme hors de ce temps. La jeune fille d'avant ma naissance, peut-être même d'avant la rencontre avec mon père. C'est une image si aveuglante qu'elle m'est insupportable. Chaque fois, je suis obligé de quitter la galerie.

L'EXIL (12 b 10)

L'affaire est que je ressemble beaucoup à mon père, et parfois j'ai l'impression que ma mère éprouve certaines difficultés à faire la différence entre lui et moi. Je suis le portrait craché de mon père et pas uniquement sur le plan physique. Ma mère me l'a souvent répété d'ailleurs. Quand j'étais un gamin, je pensais que mon père n'avait eu qu'à cracher dans le ventre de ma mère pour que je sois conçu. Aujourd'hui, à vingt-trois ans, je suis physiquement aussi grand que mon père, et il m'arrive de porter ses cravates (ma mère les a religieusement gardées au fond de son armoire, durant toutes ces années, afin de pouvoir contempler un jour l'image parfaite de mon père) pour me rendre à une quelconque conférence de presse ou à la réception annuelle de l'Association des journalistes. Souvent, dans ces moments-là, ma mère s'adresse à moi comme à mon père. Il faut dire qu'en plus de lui ressembler, je porte son prénom. Cela n'arrange rien pour ma mère, qui tente désespérément d'oublier la souffrance causée par le départ de mon père. C'est un étrange ballet : d'une

part elle fait tout pour retrouver mon père en moi, et d'autre part elle veut oublier cet homme dont la mémoire la fait tant souffrir. C'est son drame intime. Disons tout de suite que mon père n'a pas quitté ma mère pour aller vivre avec une autre femme plus jeune et plus belle, ce qui est assez courant dans notre société et le cas de la plupart de mes amis. Si c'était cela, connaissant ma mère, elle l'aurait détesté, ce qui aurait grandement simplifié les choses. Mais non, ces deux-là s'adoraient. Alors, comment oublier un homme que vous adorez et qui ne vous a pas quittée ? C'est la question à laquelle ma mère doit faire face chaque jour. Voilà : mon père vit en exil depuis près de vingt ans. Au début, on avait sans cesse des nouvelles de lui. Il utilisait toutes sortes de subterfuges pour prendre contact avec ma mère tout en évitant d'attirer la suspicion de ceux qui l'ont expulsé du pays. Pendant un bon moment, il pensait pouvoir revenir à Port-au-Prince. Curieusement, de son côté, ma mère n'a jamais nourri ce rêve. Et c'est elle la première qui a voulu prendre une certaine distance. C'était devenu trop dur pour elle. Elle commençait à parler toute seule, errait dans la maison comme un zombie et devenait franchement irritable. Elle n'arrivait plus à distinguer le rêve de la réalité, le jour de la nuit, le blanc du noir, l'absence de la présence. Ma mère avait des responsabilités trop importantes pour se permettre de perdre la tête. Il lui a fallu prendre une décision. Comment faire quotidiennement avec un homme qu'on est sûre de ne plus jamais revoir de sa vie ? L'exil est pire que la mort pour celui qui reste. L'exilé est toujours vivant bien qu'il ne possède aucun poids physique dans le monde réel. Plus de corps, plus d'odeur. Des traits de plus en plus vagues. Il s'efface tout doucement dans la mémoire des siens. Reste cette

voix, le dimanche soir, vers onze heures. Ma mère ne pouvait rien contre ces appels dominicaux. Elle émergeait de ces conversations (si on peut appeler ainsi ces longs moments de silence entrecoupés de soupirs à peine audibles où l'on se demande si l'autre est encore au bout du fil) en respirant fortement de la bouche comme si elle avait refait surface après une éternité sous les eaux. Une noyade manquée, c'est tout ce que je peux trouver pour décrire ces conversations téléphoniques. Au début, on se raconte tout, j'imagine. Après quelques années, on n'a plus rien à se dire, on se contente d'analyser les moindres inflexions perçues dans la voix de l'autre. Curieusement, ma mère n'a jamais voulu me passer le téléphone, même dans les premiers temps pour un simple babillage (j'avais cinq ans quand mon père est parti), prétextant chaque fois que mon père était en train de lui révéler quelque chose de très important. Je pleurais. Je lui tirais la jupe. Mais elle restait insensible à mes larmes, préférant, je le comprends maintenant, avancer seule dans les marécages de la folie douce. Mon père, de l'autre côté, s'enfonçait lentement dans les eaux glauques et putrides du cauchemar éveillé. Ce genre de cauchemar où l'on se trouve toujours en face d'une porte qu'on finit par ouvrir pour tomber devant une autre porte qui donne sur une nouvelle porte, et cela pendant vingt ans. Voilà l'absence. Rien de concret. Tout est toujours ambigu, jamais définitif. C'est ce que j'ai compris, très tôt, en voyant ma mère sortir complètement groggy de ses étranges conversations téléphoniques avec mon père. Le désir physique sans possibilité d'êtreindre l'être aimé, le palper, le sentir, le toucher. Le corps absent. La chair trop vive. L'autre, à jamais hors de portée. À partir de quel moment doit-on se résigner à ce fait impensable de ne plus jamais

pouvoir serrer dans ses bras le corps de l'autre ? Le corps aimé. Un corps, un esprit et un cœur encore tout palpitations à l'autre bout du fil. Ce fil qu'il faudra se résoudre à casser un jour. Mais quand ? Voilà la question que ma mère se posait il y a encore quelque temps, à l'ombre des lauriers-roses.

LA RAISON DU POUVOIR (13 h 25)

J'ai trouvé mon repas (une banane verte bouillie, une bonne tranche d'avocat et cette montagne de riz arrosée d'une sauce piquante de poisson) à la bonne place, près de la fenêtre. Ma mère sait que j'aime regarder le ciel en mangeant. Un morceau de ciel bleu en guise de dessert. D'un bleu si pur que ça me fend le cœur. J'ai brusquement envie de pleurer, sans raison. Pas une trace de nuage aujourd'hui.

Ma mère est toujours à la même place.

— Tu as mangé, chéri ?

— Oui, maman.

J'ai vingt-trois ans, mais ma mère me parle comme si je n'en avais que cinq.

— Tu sors ?

— Je vais voir ce que Marcus me voulait...

— Ne rentre pas trop tard.

Je ne dis rien. Elle sourit. Je regarde ses belles mains aux doigts longs et si fins. Ma mère voue un soin particulier à ses mains. Simplement à les regarder, je peux savoir si ma mère est inquiète. Dans ce cas, elle n'arrête pas de pianoter sur l'accoudoir du fauteuil tout en regardant devant elle d'un air vague.

— J'ai vu M^{me} Lucien hier, et elle m'a dit que le mauvais temps est revenu, qu'il faut faire bien

attention ces jours-ci...

Je m'assois un moment sur le petit banc, juste en face d'elle. J'aime bien ces conversations improvisées avec ma mère, et je sais qu'elle y prend énormément de plaisir. Une façon de penser à autre chose qu'à ses problèmes personnels. Faut pas imaginer une conversation à bâtons rompus pleine de rires, de confidences et de complicité, ce n'est pas du tout notre genre. Ma mère et moi, et sur ce point nous sommes pareils, détestons afficher publiquement nos émotions. Ma mère passe la majeure partie de son temps, depuis l'exil de mon père, dans l'étrange univers des lauriers-roses, tandis que moi, je n'arrête pas de ruminer des réflexions. Des fois, l'après-midi, comme ça, si je n'ai rien d'autre à faire, nous restons ensemble sur la galerie, sans parler, pendant de longs moments. Un peintre, Philomé Obin par exemple, aurait pu faire notre portrait dans cette position. Comme à son habitude, le vieux peintre aurait donné un titre juste et simple à son tableau, et l'aurait écrit sur la toile même : *La mère et le fils, moment intime*. Aujourd'hui, c'est une mère inquiète qui me parle. Elle a vu M^{me} Lucien hier et cela l'a troublée.

— Maman, M^{me} Lucien te raconte la même chose chaque fois que tu la vois... Elle veut simplement te montrer qu'elle garde encore quelques liens dans les hautes sphères du pouvoir.

Ma mère sourit.

— Fais attention quand même...

— Tu sais que je ne m'intéresse pas à la politique.

— Oui, mais ces gens sont des fous. On ne peut pas prévoir leurs réactions.

— T'inquiète pas, je ferai attention...

— Tu ne rentreras pas trop tard, Vieux Os ?

— Je t'ai dit de ne pas t'inquiéter...

— D'accord, fait-elle d'une voix lasse avant de tourner lentement la tête vers les lauriers-roses.

C'est ainsi qu'elle termine généralement ses conversations.